

# UNIVERSITÉ DU CITOYEN

**Séance Plénière du samedi 28 Mai 2005**

*Comment se fait-il que l'on puisse parfois perdre la capacité de penser au point de se laisser aller à des débordements de violence ? s'agit-il de l'expression d'une angoisse très profonde, ou d'un sentiment de toute puissance qui se manifesterait ainsi au détriment d'autrui ? que peut-on bien voir dans le regard de l'autre qui déclencherait un instinct primitif de survie ? pourquoi le temps de l'adolescence semble-t-il si propice aux manifestations de violence ?*

**Jacques SCHIAVINATO**  
**psychanalyste**



En partenariat avec :

La ville d'Eybens, Le Conseil Communal de Consultation des Citoyens (4C)  
**Contact : Annie Mouraille - Tél. : 04 76 60 76 45 - Mairie d'Eybens**

## **Introduction**

Je suis psychanalyste, administrateur du Comité Dauphinois d'Action Socio Educative (CODASE), mais j'ai également eu l'occasion de travailler, pendant une quinzaine d'années, au service médico psychologique régional de la maison d'arrêt de Varcès, où je conduisais, avec une collègue, un groupe thérapeutique d'adultes grands délinquants (agresseurs sexuels, violeurs d'enfants, assassins) dans un dispositif de soins particulier dirigé à l'époque par le Docteur BALIER. Certains d'entre vous en ont peut-être entendu parler : il a beaucoup écrit sur la violence et, après avoir pris sa retraite de chef de service, il a été sollicité par les Ministères pour continuer à travailler sur ce thème et mettre en place des dispositifs de soins. Certainement que dans mon exposé je serai amené à faire référence à ce travail, qui a été un travail extrêmement éprouvant, mais très intéressant, où nous étions confrontés, non seulement à la violence et aux actes violents de ces personnes, mais également à ce que ça pouvait nous faire vivre de notre propre violence.

Je suis également président de l'Association Grenobloise de Psychanalyse, - comprenant des psychanalystes de la Société psychanalytique de Paris - association qui organise : des cycles de conférences à la Maison du Tourisme sur des thèmes précis, des groupes de travail pour des professionnels, ainsi que, une fois par mois le samedi matin, des consultations gratuites en direction des personnes intéressées par la psychanalyse ou des personnes qui ont envie de faire une démarche personnelle et qui ne savent pas à qui s'adresser.

*(Association Grenobloise de Psychanalyse : Boîte Postale 70 - 38700 LA TRONCHE.)*

La Violence :

Je vais vous donner un point de vue de psychanalyste : on ne peut pas ne pas se pencher sur l'environnement, ne pas avoir une vue sur les problèmes sociaux, sur l'évolution de la société, ce qui tient ou ne tient pas dans la société ...mais le point de vue que je vais vous donner porte sur comment essayer de comprendre ce phénomène, ce processus sur un plan individuel, intrapsychique et groupal. Je vais essayer d'engager avec vous une discussion sur ce que l'on appelle "la Métapsychologie de la violence".

### **Je vais séparer 2 éléments que l'on a tendance à confondre : violence et agressivité**

Ce sont deux termes pour spécifier le comportement humain, utilisés parfois l'un à la place de l'autre. Souvent on parle de violence en terme d'INTENSITE et en terme d'AGIR, mais on sait aussi ce que peut être une violence institutionnelle (à l'intérieur d'un établissement).

La définition que donne le LITTRÉ de la violence : "qualité de ce qui agit avec force".

Celle du petit ROBERT : "*abus de la force*", "*force brutale*", ... "*caractère de ce qui produit des effets brutaux*"... "*force brutale pour soumettre quelqu'un*", avec des mots qui suivent comme : brutalité, colère, fureur, irascibilité, intensivité, vivacité, ardeur, frénésie, impétuosité, violence des sentiments.

La définition qui est donnée de l'agressivité par ces dictionnaires va plutôt compliquer notre tâche qui consiste à tenter de discerner ce qui sépare ces deux notions. Il est dit "*voir violence !...*" On parle de caractère agressif et d'agression : attaque contre des personnes ou des biens protégés par la loi, attaque violente contre une personne,...

Aggressivité et violence sont des termes utilisés dans le langage courant d'une manière ambiguë. Par exemple, le mot agressif est connoté négativement lorsqu'il exprime une attaque contre autrui : agressivité et violence sont alors liées, le mot violence exprimant plus directement le passage à l'acte et le mot agressivité, ce qui est éprouvé psychologiquement (à l'intérieur de soi).

Par contre, on va dire d'un élève qu'il manque d'agressivité dans son travail pour manifester son manque de dynamisme et de confiance en soi.

On voit bien l'écart pour le même mot ; c'est une des spécialités de la langue française, il y a des mots qui condensent alors que dans d'autres langues il y a une diffraction beaucoup plus facile pour les repères de sens.

On entendra également l'entraîneur d'une équipe de rugby ou de basket dire aux joueurs : "*soyez agressifs mais pas violents*". Le mot agressif est pris dans le sens de force, de dynamisme, de désir de vaincre, de terrasser l'autre mais sans le détruire, terrasser l'adversaire mais le respecter. La réalité montre qu'en situation de jeu, violence et agressivité se confondent.

Pour introduire cette réflexion sur l'agressivité et la violence, je vais rappeler l'échange de correspondance entre **EINSTEIN et FREUD** en Juillet 1932, quelques années avant la guerre de 39-45.

EINSTEIN était à l'époque correspondant de la SDN (Société des Nations qui a précédé l'ONU).

EINSTEIN écrit à FREUD : "*Existe-t-il un moyen d'affranchir les hommes de la menace de guerre,... L'homme a-t-il en lui un besoin de haine et de destruction qui existerait à l'état latent, pourrait être réveillé par certains facteurs et dégénérer alors en psychose collective ? Seul le grand connaisseur des instincts humains que vous êtes peut nous apporter des lumières...*".

Après quelques mois, FREUD répond à EINSTEIN : "*...vous évoquez la question des rapports entre le droit et la force, puis-je me permettre de substituer au mot force le mot plus incisif et plus dur de violence ? Vous vous étonnez qu'il soit si facile d'exciter les hommes à la guerre et vous présumez qu'il y a en eux un instinct de haine et de destruction. Et bien nous, les psychanalystes, nous croyons en l'existence d'un tel penchant. Nous admettons que les instincts de l'homme se ramènent à deux catégories : d'une part ceux qui veulent unir et conserver, d'autre part ceux qui veulent détruire et tuer. Ces pulsions sont tout aussi indispensables l'une que l'autre ; c'est de leur action conjuguée ou antagoniste que vont se dérouler les phénomènes de la vie. Il est rare qu'un instinct s'affirme isolément, il est toujours lié à une certaine quantité de l'autre instinct. L'amour a besoin d'une certaine possessivité pour s'assurer le contrôle de l'objet (objet pris dans le sens où l'utilisent les psychanalystes, c'est-à-dire l'autre.)*

*L'instinct érotique doit pouvoir recourir à l'agression pour faire triompher ses intentions* (Attache moi - film d'Almodovar).

*Nous sommes arrivés à cette conclusion que la pulsion agit au sein de tout être vivant, qu'elle tente de le vouer à la ruine, qu'elle tente de ramener la vie à l'inanimé et qu'elle mérite de ce fait véritablement, le nom d'instinct de mort".*

A peu près à cette époque, il avait développé sa deuxième théorie des instincts, où il parlait d' **instinct de vie/instinct de mort** et où il a bien expliqué le fonctionnement psychique des individus - pour que ça fonctionne "chez nous" il faut que ces deux instincts soient liés -. A partir du moment où il y a une "déliation", l'instinct de mort fonctionne comme un électron libre et agit de manière destructrice. Quand il y a "déliation" on doit se méfier aussi bien des attitudes franchement débordantes de violence comme des attitudes où apparemment il n'y a pas du tout d'agressivité - malheureusement l'actualité nous le montre trop souvent lors de maltraitances et meurtres d'enfants - violence incompréhensible quand on réfléchit d'une manière logique, d'une manière logiquement humaine.

Dans ce courrier, FREUD ajoute : "*Qu'on ne saurait prétendre supprimer les penchants destructeurs des hommes, et j'ai peine à croire qu'il existe des hommes dans des contrées heureuses qui ne connaîtraient ni la contrainte, ni l'agression".*

Dans son ouvrage "Totem et Tabou", FREUD avait déjà développé cette idée de l'existence dans notre inconscient d'une tendance à tuer et que cette tentation de tuer est plus forte que nous le croyons. Le tabou du meurtre et l'interdit moral "**tu ne tueras point**" sont loin d'être superflus ; ils s'expliquent et se justifient par la nécessité de contenir l'ambivalence qui existe au sein de chacun de nous vis-à-vis de notre propre impulsion au meurtre. L'histoire au quotidien nous montre ce qu'il peut en être de la violence, de l'agression et du meurtre très près de nous, en ex-Yougoslavie et de par le monde.

"**Tu ne tueras point**" qui a été repris par les religions, en particulier la religion catholique, comme un principe, est en fait une injonction sociale pour la survie de la société et une injonction sociale qui, dans notre "jargon" de psychanalyste est ce que l'on appelle une formation réactionnelle ou un contre investissement qui permet de lutter contre cette tendance de meurtre qui est en nous. Freud cite : "l'homme est un loup pour l'homme". Nous devons lutter en permanence et la société est censée nous aider car il en va de la survie d'une société de faire en sorte que les gens ne se massacrent pas entre eux.

Déjà bien avant la correspondance avec EINSTEIN, en Juillet 1929, dans un texte intitulé "Malaise dans la culture" FREUD rappellera que : "*l'homme n'est pas un être doux, en besoin d'amour, qui serait tout au plus en mesure de se défendre quand il est attaqué, mais qu'au contraire, il compte aussi parmi ses aptitudes pulsionnelles une très forte part de penchant à l'agression.... Le prochain n'est pas pour lui seulement une aide et un objet sexuel possibles, mais aussi une tentation, celle de satisfaire sur lui son agression, d'exploiter sans dédommagement sa force de travail, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprié ce qu'il possède, de l'humilier, de causer des douleurs, de la martyriser et de le tuer..."*

FREUD parle dans ce texte : "*du penchant inné de l'homme au mal, à l'agression, à la destruction et par là aussi à la cruauté*" et nomme la Pulsion de

Mort. Il ajoute enfin que : *"même où elle survient sans visée sexuelle, dans la rage de destruction aveugle on ne peut méconnaître que la satisfaction de l'homme est connectée à une jouissance narcissique extraordinairement élevée, du fait qu'elle fait voir au Moi ses anciens souhaits de toute puissance accomplis... L'homme est un loup pour l'homme..."*

Dans "Malaise dans la civilisation" rédigé en 1929, FREUD s'efforce de comprendre l'origine et le destin de cette *"tendance à l'agression en soi-même et en autrui"* qui considère le *"prochain"* comme un ennemi potentiel qu'il s'agit d'exploiter, d'humilier, d'utiliser sexuellement sans son consentement, de faire souffrir, voire d'anéantir.

FREUD voyait dans le processus de civilisation une *"puissance collective"* susceptible de s'opposer à cette force brutale individuelle, que l'édification d'un droit communautaire est fondamentale mais ne met pas forcément à l'abri tous les hommes, puisqu'une communauté (caste, classe, nation) peut se comporter à l'égard d'un autre groupe comme un individu prêt à recourir à la force brutale, enfin que la cohésion d'une masse d'hommes est d'autant plus aisée, s'il en reste d'autres en dehors d'elle pour recevoir les coups, comme le montre l'antisémitisme, le racisme etc... FREUD était juif, il explique que, finalement pour qu'il y ait une cohésion sociale, il y aurait comme une certaine nécessité qu'il y ait toujours un groupe "bouc émissaire" sur lequel la société peut déplacer toute la violence.

Dans cette perspective, la violence apparaît comme un concept descriptif qui entre en opposition dialectique avec celui de droit.

Dans sa vision de la société il avait l'image d'un Etat de droit - il faut se situer dans le contexte de l'époque : 1930, il était en Autriche, en plein développement du nazisme -. FREUD était très germanophile, pendant la guerre de 14/18 ses fils combattaient contre la France. Jusqu'au bout il pensait qu'il ne risquait rien et c'est Marie Bonaparte qui a usé de toute son influence pour qu'il ne soit pas "ramassé" comme les autres juifs.

Toujours dans "Malaise dans la civilisation", il y a un chapitre que FREUD appelle "le Narcissisme des petites différences" où il explique que plus les gens sont proches, se ressemblent, et plus ils peuvent se faire une guerre meurtrière sur les toutes petites différences qu'ils peuvent avoir entre eux ; c'est le cas des communautés (Houtous et Toutsis, Serbes et Croates, Catholiques et Protestants...). Les guerres meurtrières peuvent être intra familiale - une famille a une unité : mais chaque individu qui la compose a des petites différences (suivant qu'on est fille ou garçon, aîné ou dernier...).

Dans cette lettre à EINSTEIN, écrite en 1933, FREUD fait directement référence à cette notion de violence, dont il dit qu'elle permet de trancher *"les conflits d'intérêts entre les hommes"* par la mort ou la soumission de l'adversaire ; il évoque une violence à l'état brute, contenue (c'est-à-dire maîtrisée) par l'union stable et permanente de plusieurs individus, à l'origine du droit comme *"force de communauté"* pouvant toutefois nécessiter le recours à cette même violence.

Ceci est important car lorsqu'un tissu social ne tient plus ou moins bien on voit ressurgir la violence à titre individuel ; moins la communauté est capable de contenir cette violence individuelle, qui est décuplée par la force d'un groupe, plus les personnes constituant cette communauté se sentent

menacées individuellement, à la fois intérieurement et extérieurement ; elles se sentent menacées par les autres donc elles sont en défiance, et en particulier de groupe à groupe, mais elles se sentent aussi menacées de l'intérieur car leur propre violence n'est plus contenue - dans les quartiers lorsque les forces communautaires (clubs sportifs, paroisses religieuses...) sont suffisamment solides, cela permet une métabolisation de cette violence parce que les gains narcissiques (les gains que chaque individu trouve au sein de la communauté) sont suffisamment forts pour lier les forces de violence présentes -.

Qu'est-ce à dire sinon que le concept de violence suppose la réunion de différentes caractéristiques :

- emploi de la force brutale, dimension excessive et démesurée, recherche d'un intérêt individuel ou collectif.

L'étymologie du mot, qui tire son origine du mot latin VIS (force, vigueur, caractère de ce qui est indomptable) témoigne de ces caractéristiques.

Le concept de violence entre en résonance avec les concepts corollaires d'intérêt, de tendance à l'agression, de haine, d'agressivité, de pulsion de mort...

FREUD affirmait clairement que la civilisation, cette puissance collective, pouvait s'opposer à la violence, force brutale et individuelle, en édifiant un droit communautaire mais que cette puissance collective pouvait également générer et utiliser la violence.

La violence touche l'individu dès les premiers instants de sa vie et jusqu'à sa disparition. La violence fait peur, surtout la violence de l'autre, des autres, cette violence qui peut se manifester sous différentes formes, de manière souvent irrationnelle, dénuée de sens, toujours susceptible de détruire.

Ce que nous avons du mal à accepter et que nous rappelle FREUD dans ses écrits et cette lettre à EINSTEIN, c'est le fait que la violence de l'Autre renvoie toujours à sa propre violence, toujours...- on aurait une tendance naturelle à penser que c'est toujours l'autre qui est l'agresseur parce qu'il est beaucoup plus facile de se penser comme une victime potentielle que de se penser comme un agresseur potentiel -.

Nous avons beaucoup de mal à la reconnaître même si nous ne pouvons la nier et avons tendance à déposer sur l'autre cette violence qui est en nous, à nous en décharger et à attribuer à cet autre (aux autres) une violence qui ajoutée à la sienne se démultiplie.

Reprenons les idées de FREUD sur sa théorie des instincts : la pulsion agressive, descendante et représentante principale de l'instinct de mort, est à l'œuvre à côté de la pulsion de vie (l'Eros) et se partage avec elle la domination de la vie.

Cette pulsion agressive travaille silencieusement, dans l'intimité de l'être vivant, à la dissolution de celui-ci, mais une partie de l'instinct de mort se tourne vers l'extérieur sous forme de destruction. C'est pour l'individu une

question de survie et qui empêche l'instinct de mort de faire ce travail autodestructeur qui empêcherait toute vie.

FREUD était neurologue avant d'inventer la psychanalyse ; il a commencé à utiliser tous les concepts de la neurologie pour expliquer les premiers fonctionnements psychiques. Il explique que l'individu, pour éviter que ce processus de destructivité ne soit trop rapide, a besoin d'extérioriser une partie de cette énergie destructrice, de la projeter vers l'extérieur, ce qui explique en partie que cette énergie destructrice s'applique aussi à l'extérieur. Il y a un équilibre à trouver chez l'individu, c'est-à-dire pouvoir décharger quelque chose qui est à l'intérieur de soi pour ne pas être dans un processus de destructivité beaucoup trop rapide.

FREUD ajoutait qu'il avait en lui-même beaucoup de mal à accepter cette idée d'un instinct de destruction et qu'il pouvait comprendre *"que certains préfèrent les contes de fées et fassent la sourde oreille quand on leur parle de la tendance naturelle de l'homme à la destruction"*.

FREUD a tout de même donné une note d'optimisme sur la condition humaine en faisant deux constatations :

- l'une est, dit-il, la nature profondément morale de l'homme - j'ajouterai la nécessité morale -.

- l'autre, qui va dans le même sens, c'est l'existence d'un processus de civilisation au sein des pulsions de vie et qui se déroule à l'intérieur de l'humanité tout en la transcendant. Ce développement de la culture et de la civilisation, par la maîtrise de la vie instinctive qu'il permet et par l'affermissement de l'intelligence, fraie indirectement une voie à la lutte contre l'agression et contre la guerre ... - Freud était convaincu que ce sont la culture et la civilisation qui permettent de lutter contre la guerre et l'agression. Il développera que, pour sortir du débordement pulsionnel qui pourrait être le notre, la solution c'est le mécanisme de sublimation (déplacer cette énergie sur des activités intellectuelles, sociales, artistiques etc... -.

La capacité de penser est une donnée essentielle qui nous permet de ne pas faire n'importe quoi, n'importe quand, n'importe comment avec n'importe qui. Tout passage à l'acte violent est une faille dans la capacité de penser. Chez les grands violents il y a parfois une amnésie après l'acte violent - on pense que ça les arrange mais ça n'est pas toujours vrai - la personne elle-même ne se reconnaît pas. On peut voir parfois des actes de grande violence commis par des personnes complètement insérées dans la vie, qui sont mariées, ont des enfants, une profession, certaines sont même engagées dans la vie associative.... Ces actes ne sont pas toujours commis par les "délinquants depuis l'enfance".

Un autre point de vue de la violence, celui de Jean BERGERET, psychanalyste, qui a établi l'idée, complètement différente de celle développée par FREUD, qu'il existe en chaque individu un instinct primitif, décelable de manière très précoce, établi entre l'enfant et sa mère, qui serait un instinct de survie très violent dont le but n'est pas à priori de détruire l'Autre ; il s'agit d'une violence dominatrice archaïque que Jean BERGERET a appelé "violence fondamentale" et qui pose d'emblée la question de la survie de l'individu, c'est-à-dire *"L'Autre ou Moi"*, *"survivre ou mourir"* survivre au risque de tuer sans intention première de détruire l'autre.

C'est dans ce sens que la violence, prise comme instinct de survie, se différencierait de l'Agressivité qui, elle, est liée à la relation à l'autre reconnu dans son altérité et perçu dans des rapports affectifs plus élaborés.

Ce que Jean BERGERET définit comme étant la "violence fondamentale", est vraiment un instinct premier qui serait perçu dès les premiers rapports entre la mère et le bébé, qui pourrait expliquer à certains moments un certain type de violence qui serait complètement inexplicable.

Exemple : un enfant peut être attendu dans de très bonnes conditions, et lorsqu'il naît devenir une "espèce" de corps étranger, qui vient faire effraction dans la vie de l'adulte, soit des parents, soit de la mère, et qui constitue un danger pour les parents ou pour la mère en particulier.

BERGERET sépare bien Violence et Agressivité. Pour lui dans l'agressivité il y a une relation à l'Autre (relation à l'objet), l'Autre est reconnu.

Pour développer sa thèse sur la violence fondamentale, Jean BERGERET s'est basé sur la tragédie de SOPHOCLE "ŒDIPE ROI". Il dit : *"le complexe d'Œdipe, développé par FREUD, se base, dans la tragédie de Sophocle, sur le deuxième oracle et l'on oublie le premier"* ; l'oracle d'APOLLON qui annonce aux jeunes époux LAÏOS et JOCASTE que mettre au monde un enfant est une chose grave : ou bien ils devront tuer immédiatement cet enfant pour protéger leur propre vie, ou bien cet enfant les tuera un jour pour assurer sa propre survie". - C'est un oracle d'une violence terrible -

C'est, en effet, après l'accouchement que JOCASTE commande l'acte infanticide en faisant exposer son enfant sur le mont CITHÉRON pour qu'il soit dévoré par les bêtes sauvages.

Pour Jean BERGERET, cet oracle vient avertir les humains qu'ils naissent obligatoirement dans un état de violence première (sentiment de devoir s'opposer à l'Autre pour survivre) et non dans la haine (sentiment lié plus à l'agressivité de la relation à l'Autre).

Quant au combat entre LAÏOS et ŒDIPE, il a une origine narcissique : il a lieu parce qu'aucun des deux ne veut céder le passage à l'autre. Céder eut été s'humilier ! Et c'est ainsi que le fils tua le père dans l'ignorance totale du lien de parenté.

Si nous portons un regard sur nous-mêmes, nous savons bien combien parfois nous pouvons ressentir en nous cette violence, et quelle énergie il nous faut mettre en jeu pour la juguler, la refouler, la maîtriser ou la déplacer. Combien de fois, cette violence, lorsqu'elle n'est pas évacuée, peut se retourner contre soi et provoquer des manifestations somatiques diverses (migraine, maux d'estomac, tremblements, accélération du rythme cardiaque...).

Nous avons tous été frappés, choqués par certaines manifestations de violence lorsque celles-ci apparaissent gratuites, démesurées, destructrices (violences commises sur des enfants par des adultes, parfois par leurs propres parents, entraînant des traumatismes physiques et psychologiques graves, abus sexuels, viols, viols d'enfants, meurtres,...

Il existe également des violences que nous ne voulons pas voir et que nous mettons à distance : génocides, viols et assassinats collectifs lorsqu'un pays est en guerre et même lorsque cela se passe à proximité - ce qui était le cas en ex Yougoslavie - alors que d'autres violences, parce qu'elles attaquent plus directement notre narcissisme, provoquent des chocs émotionnels entraînant

des réactions de violence de notre part tout aussi démesurées mais que nous trouvons justifiées. Je pense en particulier aux viols et meurtres d'enfants.

Comme l'expliquait FREUD à EINSTEIN, la vie est étroitement liée à la mort, inscrite dès la naissance. Nous possédons à la fois des forces qui nous poussent vers la vie et d'autres qui nous poussent vers la mort ; des forces qui créent, qui construisent, qui unissent et d'autres qui détruisent. Tant que ces forces sont liées entre elles, un équilibre se crée mais lorsqu'elles se délient et se libèrent, celles qui détruisent peuvent devenir dangereuses pour l'individu et son entourage.

La violence ne se présente nullement comme négative en soi, si elle reste liée et intégrée aux processus d'évolution que l'individu traverse au cours de son existence.

C'est l'échec de cette intégration qui la rend si dangereuse.

Ce constat enlève toute illusion quant à la perspective d'un monde d'où la violence pourrait être exclue. Cela ne veut pas dire que l'homme et les sociétés n'aient pas à lutter en permanence pour que cette violence soit métabolisée, transformée en énergie créatrice, et mentalisée.

Ceux qui prônent la non violence comme philosophie de la vie ont raison à la condition qu'ils ne soient pas dans le déni de l'existence de cette violence et en particulier de la leur.

Le discours sur la nature pacifique de l'homme et de la Société est d'autant plus surprenant que le quotidien nous en démontre constamment l'absurdité. Nul besoin d'allumer son poste de télévision chaque soir pour constater que la même société qui fait serment de sa nature pacifique dans de grands discours est possédée par le démon de la violence.

### **Comment distinguer violence et agressivité ?**

L'agressivité, qu'elle soit agie ou limitée aux fantasmes d'agression, concerne l'Autre. La violence, par contre, aurait pour visée non plus l'attaque mais la destruction du lien avec l'Autre et la négation de la dimension subjective de l'Autre.

L'agressivité témoigne d'un lien et, dans une certaine mesure, le préserve. Elle s'inscrit dans un travail de liaison parce qu'intriquée dans les deux pulsions de vie et de mort.

La violence, au contraire, traduit un mouvement de désobjectivation, c'est-à-dire de perte de lien avec l'Autre dans une perspective de restauration et de protection de l'identité du sujet. C'est le "*ou lui ou moi*" de BERGERET. "*Il faut que je te fasse disparaître pour exister car ta présence menace mon identité*".

Il est donc important de distinguer ce qui est de l'ordre de l'aménagement de la violence (et l'agressivité fait partie de ces aménagements) et les circonstances de déclenchement de la violence.

Ce qui est susceptible de déclencher la violence, c'est la menace sur l'identité, qu'elle soit objective ou purement fantasmatique.

A partir du moment où le territoire personnel, l'image de soi, l'identité sont vécus comme menacés, où le narcissisme subit une effraction, apparaît la réponse violente destructrice en miroir de la menace ressentie par le sujet.

A l'identité menacée répond l'émergence d'une violence qui a pour but de détruire l'identité de l'autre menaçant, avec bien sûr des tentatives d'aménagement variable selon les individus.

On voit que ce qui peut déclencher la violence, cette menace sur l'identité, est d'un ordre et d'un niveau très différents selon les sujets, c'est-à-dire que le même geste, le même propos, chez l'un peut éveiller des sentiments de menace d'une identité fragilement maintenue, chez l'autre va pouvoir être rapidement aménagé sur le mode des conduites agressives, et, chez le troisième ne va susciter aucune réaction.

Exemple : en voiture lorsqu'un automobiliste fait une "queue de poisson" : certains vont le vivre comme une véritable attaque qui va déclencher une grande violence (on en vient aux mains), chez d'autres le même geste provoquera bien sûr une attaque identitaire (ma voiture, mon territoire) mais un aménagement se fait par un acte de pensée c'est-à-dire des insultes, d'autres encore se contenteront de dire "pauvre type" et il n'y aura pas de suite et dans le quatrième cas la personne ne se sentira pas menacée, elle n'y fera même peut-être pas attention.

Il peut arriver aussi que vous soyez témoins d'une infraction vous donnant envie, parce que vous avez un réflexe citoyen, de faire une remarque à son auteur, avec le risque dans ce cas là que vous fassiez effraction dans son territoire personnel et que vous soyez Vous l'objet dangereux pour Lui, et provoquiez une violence en retour : c'est ce qui explique que de nos jours la plupart des gens ne "bougent" pas lorsqu'ils sont témoins d'une agression. C'est parce que nous sommes dans un contexte où le tissu social n'est pas suffisamment contenant pour permettre un effet de "contenant" sur chacun des individus, et à ce moment là, la moindre intervention remettant en cause le comportement est vécue comme une effraction de l'espace psychique interne donc de l'identité et provoque violence en retour. Dans notre société on attend beaucoup trop des corps constitués : que fait la police ? que font les éducateurs, que font les élus .....?

La problématique identitaire est, dans notre société actuelle où nous avons vraiment quelque chose à réinventer en ce qui concerne le tissu social, extrêmement fragilisée sur le plan narcissique. Il existe un vrai problème d'accordage entre les corps constitués éducatifs, l'école en particulier, et les familles.

Exemple : lorsqu'un enfant est sanctionné à l'intérieur de l'école, les parents le vivent comme une sanction personnelle, et ils ont un mal fou à ne pas prendre le parti de leur enfant, et la plupart du temps ils prennent le parti de leur enfant.

Ce que l'on ressent comme violence comporte toujours une dimension meurtrière.

Il existe un effet de désobjectivation profonde dans la violence, ce qui fait que la violence n'est pas toujours agressive ou violente sur le plan manifeste, par exemple, certaines propositions amoureuses peuvent être ressenties comme une violence et une offense dans la mesure où il n'est tenu aucun compte du désir propre du sujet qui n'est considéré que comme un objet au sens

matériel du terme, et qui n'a d'intérêt qu'au service du désir d'autrui. L'Autre est alors disqualifié dans son identité de sujet de désir et de jugement.

Au niveau des groupes, comme des peuples, on sait bien que quelqu'un qui est blessé dans son amour-propre devient dangereux pour lui-même et pour les autres. On le voit continuellement dans la vie quotidienne.

A partir du moment où l'amour propre est en jeu, où il y a blessure narcissique, on ne peut plus trouver la limite, on perd la possibilité de se protéger soi-même, on perd la perspective de l'autoconservation, et on ira éventuellement jusqu'à la mort plutôt que céder.

Une des façons de sortir de cette situation, c'est le tiers, c'est-à-dire l'introduction de la médiation par le médiateur qui, en général n'a d'autre solution à proposer que celle qui était prévisible au départ. Mais de n'être pas impliqué dans la même relation de pouvoir, il n'a plus le même effet et peut permettre une ouverture.

Comment comprendre l'origine de cette violence. Philippe JEAMMET, et je le rejoins dans ses idées, est à l'articulation entre la théorie Freudienne des pulsions et celle de BERGERET sur la violence fondamentale. La pulsion en soi a quelque chose de violent et l'on retrouve la définition du Littré : *"violence, qualité de ce qui agit avec force "*

L'individu est poussé vers l'autre dans un mouvement qui porte en lui beaucoup de violence mais l'autre constitue pour lui une menace dont il doit se protéger. La psychanalyse nous montre que l'histoire de la personnalité de l'individu semble toujours prise dans ce dilemme qui veut que pour être soi-même, il faut se nourrir des autres et dans le même temps s'en différencier.

Il existe une contradiction potentielle : comment être soi si pour être soi il faut à la fois être comme l'autre et se différencier de l'autre.

C'est WINNICOTT qui, le premier dans le mouvement psychanalytique, a pensé cette contradiction en posant le paradoxe au cœur du développement de l'enfant (Winnicott a d'abord été pédiatre avant d'être psychanalyste), c'est lui qui a parlé de la qualité de l'environnement chez l'enfant et de l'importance de l'environnement - nous sommes toujours l'enfant de quelqu'un et on va se trouver Individu face au groupe, face à un environnement donné -.

WINNICOTT explique que *c'est la qualité de l'adaptation de l'environnement aux appétences de l'enfant qui va permettre à celui-ci de ne pas sentir trop tôt, trop massivement, un écart entre lui, c'est-à-dire ses besoins, et un environnement qui, si l'écart est trop important, devient incompréhensible et lui fait sentir son impuissance, c'est-à-dire le met trop rapidement dans une situation de dépendance excessive à l'égard de cet environnement.* Il ne faut pas qu'il y ait une situation de dépendance trop importante car lorsque c'est le cas, c'est une véritable aliénation et une aliénation qui peut tuer.

Ce qui est important, c'est que la personne qui stimule l'enfant (le parent) soit présent dans la qualité du tonus de l'enfant, c'est-à-dire dans le plaisir d'exploration de l'enfant. C'est une personne dont l'enfant va se nourrir sans qu'il ait à penser l'écart entre lui et cette personne. Il n'y a là ni contradiction, ni antagonisme.

Si par contre l'environnement s'adapte mal, soit en prévenant tout désir de l'enfant, soit en attendant trop longtemps avant de lui répondre, il y a là une source d'écart qui fait sentir à l'enfant qu'il est devant un monde énigmatique, quelque chose qu'il ne comprend pas, qui est susceptible de lui faire vivre trop

tôt, trop massivement la séparation avec l'environnement, le sentiment de ses limites et de son impuissance.

Mais si l'enfant est dans une relation de sécurité suffisante et s'il n'a pas à vivre trop vite, trop tôt et de façon majeure l'écart entre lui et l'environnement, il acquiert une relation de sécurité qui le préserve de la violence potentielle de la rencontre avec l'Autre.

Ainsi quand on se sépare d'un enfant, notamment dans la deuxième année de sa vie, ne serait-ce que pour le coucher, trois cas de figure peuvent se présenter :

1- l'enfant a à sa disposition, du fait de cette bonne relation entre lui et l'environnement, des bases qui font que la mère s'absentant est remplacée par le plaisir de rêver ou de sucer son pouce, c'est-à-dire que la mère reste présente dans le plaisir de fonctionnement de l'enfant. C'est ce que l'on appelle "maintenir la présence de la mère en l'absence de celle-ci", ce qui va permettre à l'enfant d'être seul en présence de la mère : c'est ce que WINNICOTT appelle "la capacité d'être seul en présence de sa mère".

2 - l'enfant qui a besoin que sa mère vienne lui tenir la main et laisse la lumière, c'est-à-dire qui a besoin de la réalité perceptivo-motrice pour pallier une réalité interne angoissante - c'est-à-dire qu'il n'a pas suffisamment acquis quelque chose d'interne pour se suffire à lui-même -, celui-là est déjà confronté à l'ébauche de quelque chose qu'il ressent comme une violence potentielle, qui est sa dépendance à l'égard de la présence de la mère : une trop grande dépendance. Il y a un moment où l'état de dépendance affective dans laquelle on peut se trouver à l'égard de "l'Objet d'amour" devient complètement insupportable. Un des mécanismes pour s'en dégager, c'est la tyrannie, c'est-à-dire que tous les enfants dépendants de la présence réelle des parents vont devenir inévitablement capricieux. Un des moyens, pour eux, de rétablir leur narcissisme menacé par le besoin qu'ils ont de l'Autre, c'est d'être insatisfaits ou de s'opposer. Dans l'opposition ils retrouvent une différence, un aménagement de type agressif qui leur redonne la maîtrise d'une situation qu'ils vivent comme un échec, et dont la recherche contraignante est une violence d'autant plus pernicieuse qu'elle vient de l'intérieur.

3 - le cas des enfants carencés - plus il existe de carence affective (absence physique ou psychique du parent mais aussi trop grande présence), plus il y a absence de liens et plus il y a autodestruction, c'est-à-dire que l'enfant n'a plus recours à l'auto-érotisme (sa propre capacité à se débrouiller seul y compris en suçant son pouce), mais a recours à une auto stimulation destructrice du corps, dont le moindre mal sont les balancements stéréotypés du corps.

Ce qui est recherché ce n'est plus le plaisir de l'enfant qui rêve ou suçote, mais la stimulation du corps pour se sentir exister.

Si le balancement ne suffit pas, ces enfants se tapent la tête contre les murs, s'arrachent les cheveux ou sont l'objet d'attaques somatiques plus ou moins graves.

La violence destructrice est un des seuls moyens pour l'enfant d'arriver à se sentir, c'est-à-dire d'arriver à avoir un contact avec lui-même : il faut qu'il se fasse mal pour se sentir vivre. Ce n'est pas du masochisme, le masochisme rentre dans un lien avec l'Autre. Ces mouvements stéréotypés pendant le

sommeil ou demi-sommeil ou pour se calmer peuvent durer très longtemps, même à l'âge adulte, c'est ce que l'on appelle aussi "auto calmants".  
L'Objet devient constitutif du soi et atténue d'autant la dépendance aux objets extérieurs dans leur réalité perceptivo-motrice.

- Le premier cas de figure montre des enfants possédant de bonnes assises narcissiques.
- Le deuxième cas, des enfants possédant une fragilité des assises narcissiques.
- Le troisième cas, des enfants présentant des carences narcissiques.

Plus on est dans une attente importante par rapport à l'extérieur, plus, à ce moment là, les réponses de l'extérieur, de l'environnement, peuvent être ressenties comme menaçantes, violentes, et générer à leur tour un certain nombre de violence, agies.

Le masochisme est une des solutions pour éviter le déferlement de la violence contre l'Autre et de conserver un lien avec lui. C'est le retournement de la violence contre soi. Cela préserve l'Autre d'une attaque destructrice et le maintien en vie.

On sait que chez ce type d'enfants, d'adolescents et même d'adultes, si on soulage trop brutalement le masochisme par trop de gentillesse, trop de réponses positives, on peut voir ressurgir en retour une violence.

Chaque fois que l'extérieur fait effraction dans notre espace interne, que l'extérieur nous humilie et d'une certaine façon attaque notre narcissisme, l'émergence de la violence est une réponse pour rétablir une emprise sur un objet menaçant et rétablir ainsi un équilibre narcissique.

Dans les conduites éducatives (parents, enseignants, éducateurs), nous nous rendons bien compte de la différence qu'il peut y avoir entre limiter, voire interdire et humilier.

Limiter, interdire sont du registre relationnel : c'est pour poser une limite aux désirs du sujet et cela peut faire surgir une agressivité en réponse à la frustration, dirigée contre un objet précis (parent ou éducateur).

Humilier est une atteinte au narcissisme et à l'identité du sujet. Humilier, c'est disqualifier sa valeur et cela crée non plus un conflit avec un objet précis mais une brèche à l'intérieur de soi qui fait effraction et qui suscite en retour quelque chose de l'ordre d'une violence.

Il faut toujours avoir présent à l'esprit ce qui est de l'ordre de l'intervention sur la relation avec l'Autre, et ce qui est de l'ordre de l'intervention sur le narcissisme, en sachant que si l'on veut que la relation avec l'Autre soit tolérable, il faut que l'on rende les choses narcissiquement non blessantes.

C'est là que l'on se rend compte que, dans les groupes et dans les réunions on ne se dit rien de peur de blesser l'Autre et de ce fait les conflits ne sont pas traités. Il est normal qu'un groupe (famille, amis, travail...) soit conflictuel car les personnes qui le compose sont différentes : différence de génération, de sexe, de personnalité..., il y a donc une confrontation inévitable (on ne peut pas être d'accord sur tout, tout le temps).

Le conflit est nécessaire, il est humain mais il doit être réglé et pour cela il faut se parler. Face à des problématiques narcissiques beaucoup trop importantes, il est impossible de dire son désaccord avec l'Autre de peur que l'Autre pense que l'on remet en question sa valeur et qu'on ne le respecte pas.

C'est aussi que l'on a peur, en retour, d'être effracté dans son identité et c'est pour ça qu'à la sortie de réunions ont commence à se parler en petits groupes. Quand il y a présence d'un tiers les choses se passent beaucoup mieux, car la personne n'est pas directement impliquée. Mais le tiers ne doit pas intervenir en prenant partie.

Plus nos assises narcissiques sont solides, moins l'Objet externe constitue une menace pour soi. Nous ne sommes pourtant pas à l'abri de nous sentir attaqués narcissiquement et de laisser émerger de la violence en retour.

Pour se protéger de ces attaques et de ces manifestations de violence en retour, l'individu, dans la construction de sa personnalité, se constitue ce que nous appelons une capacité de mentalisation, c'est-à-dire une capacité à penser, à se représenter, à fantasmer, ce qui permet un évitement du passage à l'acte.

A chaque stade de son évolution, du plus archaïque au plus évolué, l'individu est confronté à la violence, mais lorsque ce processus se développe correctement, chaque stade met en place des mécanismes et des réaménagements psychiques pour y faire face.

Pour éviter le risque que la violence se délie des forces de vie et se manifeste à l'état brut, d'une manière pulsionnelle, il est nécessaire que l'individu se construise une Loi interne, régulatrice de ses tensions psychiques et qu'il puisse développer au maximum sa capacité de mentalisation.

La loi interne se construit à partir de ce que le milieu social et familial transmet à l'enfant dès son plus jeune âge; Il s'agit d'une loi qui tient compte du Principe de Réalité, donc de la présence des Autres.

La capacité de mentalisation est une fonction fondamentale ; elle permet une représentation mentale de l'affect qui évite le passage à l'acte. Il existe des personnes qui n'ont pu développer cette fonction où pas suffisamment pour des raisons propres à leur histoire, et la loi interne leur fait également défaut. Il y a une nécessité à se structurer une loi interne, c'est ce que FREUD appelait le Surmoi ; quelque chose qui est issu de la loi sociale, c'est-à-dire qu'il y a une adéquation qui se construit et en principe la loi interne se construit à l'image de la loi familiale et de la loi parentale qui elles-mêmes s'étaient sur la loi sociale.

S'il y a un écart au niveau des différents étayages, il peut y avoir des cloisonnements, des clivages, des écarts - exemple : on fait une loi intra familiale et il y a la loi sociale - ce qui peut laisser penser qu'à l'intérieur de certaines familles, de certains groupes sociaux, seule la loi intra groupe, intra familiale ou intra sociale est la bonne, la seule à respecter, et que tout ce qui est extérieur est menaçant.

L'intérieur est sécurisant, l'extérieur est menaçant ce qui est complètement illusoire. On voit donc très bien comment des familles, des communautés peuvent se marginaliser, c'est ce que l'on appelle l'homéostasie, c'est-à-dire un fonctionnement en intra où on a l'impression que tous les besoins peuvent être satisfaits à l'intérieur, et qu'à l'extérieur tout est dangereux.

## Débat

Je voudrais reprendre le terme "**se culpabiliser**" :

Le sentiment de culpabilité a une fonction ; point trop n'en faut mais un peu quand même sinon vous ne respectez pas l'autre.

Le respect de l'autre passe par l'intégration de la notion de bien ou de mal et le sentiment de culpabilité est étroitement lié à la relation à l'autre, c'est-à-dire que si vous avez le sentiment d'avoir fait du tort à votre voisin, l'idée d'une réparation à l'égard de ce tort que vous avez pu lui faire ne peut venir qu'à partir d'un minimum de sentiment de culpabilité.

La honte n'a rien à voir avec le sentiment de culpabilité ; la honte c'est narcissique, c'est la révélation de quelque chose qui met en difficulté sur le plan social, alors que le sentiment de culpabilité est directement lié à la relation à l'autre.

Je dis point trop n'en faut car on peut être écrasé par le sentiment de culpabilité : on se sent coupable de tout.

FREUD disait que : *"le sentiment de culpabilité étant directement lié à la faute imaginée (il le liait à la sexualité), les pires fautifs sont les saints, qui eux n'arrêtent pas de penser à ce que pourrait être leur faute."*

Il ne faut pas être dans le déni, c'est pire que de ne pas se sentir culpabilisé ; il faut accepter l'idée que l'on puisse avoir des instincts meurtriers.

Quand on cherche les fondements de certaines pratiques barbares, personne n'est à l'abri, et c'est là où la capacité de penser est essentielle - malheureusement tout le monde ne s'est pas construit - Lorsque je parle d'une capacité de penser, c'est une capacité de penser et de se penser, c'est ce que l'on appelle le préconscient : espèce de "sas" entre l'activité consciente qui permet d'agir, et l'inconscient.

On dit que le complexe d'Oedipe est un complexe structurant de la personnalité parce que justement Œdipe, dès qu'il a su qu'il était soumis à cet oracle, dans la pièce de Sophocle, - il faut se rappeler que dans l'Antiquité, les pièces étaient aussi une façon de voir la vie - il a essayé d'y échapper par tous les moyens, et quand il a su qu'il était le fils de sa femme, à qui il a fait des enfants, il s'est crevé les yeux pour ne pas avoir vu... et en se crevant les yeux il a dit : "comme ça je peux mieux voir de l'intérieur ce que je suis maintenant". Le mythe d'Œdipe est un mythe fondateur.

La menace identitaire est toujours présente ; l'agressivité peut aussi avoir une dimension violente, c'est-à-dire que la violence que j'ai évoquée avec les nouveaux nés est valable à tous les âges de la vie ; tout dépend des assises narcissiques que nous avons acquises, plus nos assises narcissiques sont solides, moins nous nous sentons menacés par la présence de l'Autre, des Autres, y compris quand celle-ci est contraignante.

Par rapport au vieillissement, c'est l'insupportable de soi, que l'on ne veut pas voir, qui est complètement projeté sur la personne âgée, ça reste donc narcissique. IL peut y avoir aussi des règlements de comptes entre enfants et parents. Là on est plus tout à fait dans le domaine de la violence, on est dans

le domaine de l'agressivité dans sa dimension violente, parce qu'il s'agit vraiment du rapport avec l'Autre.

En ce qui concerne les domestiques, c'est du même style (appelé "le double narcissique négatif"), c'est le cas du "bouc émissaire" dans une entreprise, la personne sur laquelle on s'acharne sans savoir pourquoi, parce qu'un jour on lui a fait une réflexion et elle n'a pas su se défendre.....il y a quelque chose de l'insupportable. En prison, les délinquants sexuels, appelés "les pointeurs", doivent être protégés pour qu'ils ne se fassent pas "détruire" par les autres détenus ; c'est aussi une violence projetée de la part de soi que l'on ne veut pas voir et que l'on déplace chez l'Autre.

Tout le monde peut avoir des fantasmes les plus fous qui soient, y compris des fantasmes pédophiliques. Lorsque notre capacité de penser est suffisamment développée, on fait avec, on ne cherche pas à tout prix à effacer ce type de pensée ou alors, on la laisse s'effacer toute seule.

L'individu "normal" a des mécanismes de refoulement suffisamment élaborés pour pouvoir mettre "en veilleuse" toutes ces pensées sans les dénier, alors que l'individu qui n'a pas acquis cette capacité de penser est dans un mécanisme de clivage et de dénie, il se coupe en deux, il ne veut pas voir ; c'est un mécanisme inconscient.

Dans le registre du sado masochisme, l'Autre est reconnu - on a envie de lui faire du mal - La différence entre la violence identitaire et l'agressivité, qui peut être violente, est que, pour la violence identitaire, si je suis violent avec vous, ça n'est pas parce que c'est vous, c'est parce que ce que vous êtes à ce moment là représente pour moi un danger et il faut que je vous fasse disparaître pour pouvoir garder mon intégrité. Quand il s'agit de l'agressivité, même violente, si j'ai envie de m'attaquer à vous c'est parce que c'est vous, parce que j'ai envie de vous faire du mal, ne serait-ce que par plaisir..... les effets peuvent être les mêmes mais l'origine est différente.

Il y a toujours eu des conduites à risques, qui, d'une certaine façon, sont nécessaires mais avec des jeux de règles, et on reste à l'intérieur d'une règle - qu'il y ait des règlements de comptes à l'intérieur d'une cour de récréation c'est normal, mais avant, les règlements de comptes se faisaient avec un minimum de règles, c'est-à-dire que l'on faisait cercle, deux se battaient mais lorsque l'un des deux était à terre, l'autre ne s'acharnait pas sur lui. Actuellement, on assiste à des débordements hors règles, c'est-à-dire non régis par un "contenant". Comment réintroduire un contenant avec des règles ? (règle du jeu). Le jeu est très intégrateur au niveau des règles - L'accès aux mathématiques est un jeu de règles ; il est beaucoup plus facile pour un enfant, normalement doué, d'accéder aux mathématiques à partir du moment où il en a fait un jeu de règles.

Par rapport aux conduites à risques, s'il n'y a pas une règle qui vient contenir, à un moment donné se produit un débordement de l'excitation et il n'y aura plus de symbolisation possible, alors que la règle permet une symbolisation.

La violence dans le sport est toujours présente : il y a de plus en plus de agressivité verbale : contexte de l'accordage de la règle et de la loi et de la manière dont cette règle et cette loi peuvent être intégrées par la communauté - on rentre dans le collectif, et seul le collectif peut permettre soit un débordement soit son contraire.

Actuellement, l'une des plus importantes inquiétudes des enseignants de maternelle, c'est la violence qui se développe chez les enfants de moins de 6 ans. On a quelque chose à reconstruire : une alliance communautaire entre les familles et l'ensemble des adultes qui sont responsables de la vie des différents types de communautés.

Le sport en est un exemple frappant ; en effet, le sport sans règle ça n'est plus du jeu. Actuellement, le sport - et le foot en particulier, qui sur le plan social en France et en Europe a une dimension extraordinaire - est l'équivalent des jeux du cirque, lesquels avaient une fonction de rassemblement collectif, mais où les gens s'entretenaient vraiment.

Sur le plan historique, il faut se souvenir que, dans le premier tiers du 20<sup>e</sup> siècle, on ne pouvait pas faire Voiron/Grenoble en diligence sans se faire attaquer !